

## 2

C'est l'heure pour Prosper de se mettre en route. Au loin, une écharpe cotonneuse recouvre délicatement les cimes des plus hautes montagnes de l'île. Le facteur ne se lasse pas de contempler l'échancrure vertigineuse du Taïbit.

Il n'en a pas toujours été ainsi. À l'âge de seize ans, Prosper aurait tout donné pour fuir de Grand-Place, son *îlet* natal. Tout lui semblait d'une terrible monotonie, d'une désolation sans nom. L'envie de sortir de Mafate lui fouillait les tripes : aller en ville, sur la côte, connaître une vie nocturne loin de ce ciel trop étoilé, se laisser bercer au son des autos rutilantes. Être un jeune de son temps.

Prosper se fit d'abord engager comme ouvrier agricole à La Possession, dans la plantation d'un ancien Mafatais qui avait échappé à sa destinée de reclus dans le cirque.

Après deux années de dur labeur, un camarade lui parla de la possibilité de faire son service militaire en France. Cela avait été comme une infime lueur posée sur un horizon bouché.

N'était-ce pas pure folie que de s'aventurer dans un pays pour ainsi dire étranger ?

Prosper n'avait pourtant pas réfléchi longtemps : il savait qu'aucune autre occasion ne lui serait donnée.



Il n'avoua à personne qu'il s'était juré, tout jeune encore, de survoler un jour l'océan et d'en embrasser l'immensité d'un seul regard. Lorsqu'il vit la mer pour la première fois, du Maïdo, il resta sans voix face au calme et à la puissance qui émanaient de cette masse compacte. Prosper se sentit à la fois confiant et vulnérable, lui, perché sur son îlot minéral face à l'immensité du bleu.

Le jeune homme avait traversé ces années en métropole comme un voyageur solitaire sous la neige, sans bagages et sans attaches. Au bout de quelques années, il était revenu comme il avait quitté son île, sans raisons précises. Il avait vu ce qu'il y avait au-delà des mers et cela l'avait satisfait pour un temps.

Prosper reprit son emploi d'ouvrier agricole à La Possession comme si de rien n'était.

En quinze ans, le jeune homme était retourné trois fois à Grand-Place. Sa dernière visite, il l'avait passée près du lit de sa mère défunte, laissée à elle-même depuis la mort de son mari et le départ de son fils unique.

Prosper n'a jamais compris exactement quelle force l'avait retenu si loin pendant toutes ces années. C'est comme si la vraie nature du cirque ne se révélait qu'à celui qui l'avait fui un jour, écoeuré par tant de beauté.

Deux années après la mort de sa mère, Prosper avait ressenti le besoin brutal de retourner près de son *îlet* natal, même si plus personne ne l'attendait.

En passant un jour devant le bureau de poste de La Possession, il était tombé sur une annonce : on recherchait un homme d'excellente condition physique, connaissant bien les sentiers du cirque.

C'est ainsi qu'il devint facteur à Mafate.

### 3

Prosper s'achemine maintenant vers La Nouvelle, après sa halte de la veille à Grand-Place. Un pas devant l'autre, inlassablement, la cadence s'imprime dans son corps entier. Il ne sait plus si ce sont les battements de son cœur qu'il entend ou la foulée rythmée de ses pieds qui contournent adroitement les obstacles du sentier.

Le profil rocheux du Gros Morne se découpe à présent, net. Le facteur aperçoit au loin les trois Salazes, chicots d'une mâchoire de pierre qui lacère le ciel.



À l'âge de quatorze ans, Prosper et quelques camarades de Grand-Place formaient une bande de gaillards parfois désœuvrés. Ils passaient certains jours à se baigner dans le fond de la rivière ou à errer en quête de quelques petits méfaits à accomplir. Un jour, Prosper avait proposé de camper à Marla puis d'aller saluer de près les trois chicots. Ils allaient les escalader, parvenir à l'un des trois sommets et le dompter à la force de leurs poignets. Et puis l'accident était arrivé.

Une roche s'effrita brutalement sous leurs pas. Jasmin, un des camarades de la bande, glissa une centaine de mètres plus bas. On avait entendu sa voix rauque, déchirée par la stupeur et l'angoisse et puis, plus rien. Son corps ne fut jamais retrouvé. Les trois chicots au cœur de pierre contemplaient le désastre dans la plus grande indifférence.